

Claudine Plas

Boris Vian

à 20 ans

J'avais vingt ans en 1940



Dans la même collection

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-208-8

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

8 juin 1940. Boris Vian dit au revoir à ses condisciples de Centrale. L'école d'ingénieurs repliée à Angoulême depuis l'automne, en raison de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne nazie le 3 septembre 1939, ferme ses portes. Les élèves réformés ou trop jeunes qui, comme lui, ont échappé à la mobilisation partent sur les routes de l'exode pour tenter de retrouver leur famille. Avant d'enfourcher sa bécane, Boris, toujours affamé, a pris soin d'assurer ses arrières ; sa logeuse, Mme Truffandier, a pourvu au nécessaire ; il ne manquera de rien avec ce qu'elle a mis dans son sac. C'est qu'il faut la nourrir cette grande

« carcasse d'étiré¹ » et son mètre quatre-vingt-cinq. Pendant l'année scolaire, les attentions de la bien nommée « Truff-truff » ont contribué à minimiser l'impact des restrictions alimentaires. Ce 8 juin, Boris a donné rendez-vous à son camarade Jacques Lebovich ; les deux garçons vont rejoindre Bordeaux à bicyclette par la nationale 10. Avec la chaleur, au milieu des réfugiés qui affluent de toutes parts, le voyage ne s'annonce pas franchement comme une partie de plaisir. Ils partent en milieu de journée et parcourent une trentaine de kilomètres, en se faufilant entre les files ininterrompues des fuyards. Une cohorte hétéroclite rassemble sur la route des familles venant de tous milieux, avec une majorité de femmes, d'enfants et de vieillards. Les plus chanceux ont trouvé de l'essence, leurs véhicules pleins à craquer sont protégés par des matelas. Soudain, à contresens de cette cohue,

1. Expression de Boris Vian sur lui-même, extraite de son journal intime écrit en 1953, inachevé et cité par Noël Arnaud, *Les Vies parallèles de Boris Vian*, Christian Bourgois, 1976. Sauf mention contraire, les souvenirs de Boris Vian ou les références à son journal seront issus du livre de Noël Arnaud.

Boris reconnaît la Packard de son père remontant de Bordeaux en direction d'Angoulême : aucun doute, c'est sa famille qui revient le chercher. Dans l'automobile, il y a Paul et Yvonne, ses parents, le frère cadet Alain et la jeune sœur Ninon, ainsi que Tata, la tante Alice sœur d'Yvonne ; il ne manque que Léléo, l'aîné des garçons, qui est sur le front. Boris fait de grands signes, mais la voiture s'éloigne ; il est pris dans la foule, ses parents ne l'ont pas vu. Alors, confiant, il se dit qu'ils vont bien repasser et décide d'attendre ; image assez surréaliste, au milieu de la débâcle et de l'affolement général, les deux garçons se posent en bord de route dans un champ et sortent leur casse-croûte. On mesure la légèreté et l'insouciance de Boris. Il va enfin retrouver sa famille et pense que les mauvais moments sont derrière lui. La campagne est belle, il fait très chaud ; il aimerait bien pouvoir piquer une tête dans la Charente, comme il en a pris l'habitude avec les beaux jours ; ces baignades ont été l'un des rares moments agréables de cette année d'exil forcé loin des siens. Quelques mois plus tôt, il écrivait à sa mère : « J'ai un cafard assez conséquent, je voudrais bien savoir si ça va finir un jour tous

ces emmerdements¹. » Des études tronquées, des vacances qui démarrent dans une pagaille noire : la faute à cette guerre et aux adultes vraiment trop cons pour avoir évité de remettre ça. « J'avais vingt ans en 1940². » Cette phrase, Boris ne cessera de la répéter ; elle dit son immense frustration. Atteint d'une maladie cardiaque, le jeune homme veut profiter de sa jeunesse. Mais l'époque en a décidé autrement. Il doit supporter le rythme syncopé d'une histoire qui bégaye, l'histoire contraignante d'une génération dont les élans sont entravés par la guerre. Refrain lancinant, « J'avais vingt ans en 1940 », leitmotiv de ces années sombres...

Pour Boris, jusqu'ici, la guerre s'est jouée à distance. Il a regardé les événements avec un certain détachement, analysant les forces en présence et commentant les faits sans passion. À Centrale, il suit une préparation militaire, mais la vit comme une sorte

1. Lettre d'Angoulême, archives Ninon Vian, citée par Philippe Boggio, *Boris Vian*, Flammarion, 1993.

2. Confiance de Boris Vian à ses proches, citée par Philippe Boggio, *op. cit.*

de bizutage. Au grand dam de ses camarades et de ses professeurs, il prédit la défaite de l'armée française. On lui reproche son manque de patriotisme mais nul ne peut mettre en doute ses valeurs, au premier rang desquelles sa chère liberté. Or précisément, c'est déjà en individualiste forcené qu'il réagit : « Les masses ont tort, et les individus toujours raison », cette phrase en exergue de *L'Écume des jours* rappelle que, pour son auteur, le point de vue particulier doit l'emporter sur le collectif. Boris Vian ne pense et ne fait rien comme les autres : l'engagement, comme toute forme d'embrigadement, lui répugne ; il en va de même des mouvements de foule et des idées générales. Il reprendra plus tard à son compte la déclaration d'Einstein : « Je méprise profondément celui qui peut, avec plaisir, marcher, en rangs et formations, derrière une musique [...]. Le fâcheux esprit de nationalisme, combien je hais tout cela : combien la guerre me paraît ignoble et méprisable [...] ¹. » C'est l'atavisme familial. Son père

1. Cité par Boris Vian dans sa lettre ouverte à Paul Faber (conseiller général de la Seine) en 1955, en réponse aux attaques contre sa chanson *Le Déserteur*.

affiche sa méfiance des institutions ; l'armée et l'Église sont remises au panthéon des reliques auxquelles on a cessé de croire. On cultive l'indifférence pour la politique, une farce réservée aux arrivistes et aux dupes. Alors que les clivages politiques se radicalisent dans la France de l'entre-deux-guerres, chez les Vian l'apolitisme est la règle. La montée du nazisme, comme le Front populaire en 1936, puis l'entrée en guerre de la France et de la Grande-Bretagne sont tacitement écartées des sujets de discussion en famille. On se méfie du manichéisme des débats qui divise les familles françaises depuis l'affaire Dreyfus. Dans l'éducation des Vian, il n'entre ni la volonté d'avoir raison, ni la prétention de croire qu'il est possible de changer la nature humaine. Un mode de pensée et une attitude propres aux 'pataphysiciens, dont le collège créé en 1948 proclamera haut et fort qu'« il n'est pas là pour sauver le monde ». C'est la seule famille intellectuelle dont les Vian pourraient se réclamer.

La veille de ce fameux 8 juin 1940, Boris s'est pris une cuite au vieux rhum. Il faut dire que son

copain, Alfredo Jabès, dit Bimbo, avait décidé de l'affranchir en lui ouvrant les yeux sur la situation. Oubliées les blagues que l'étudiant affectionne, les séances de « gondolance extrême » auxquelles Alfredo l'a habitué ; la gorge nouée, celui-ci va expliquer à son ami les enjeux de la guerre et ses conséquences pour les Juifs, comme pour tous les ennemis déclarés des nazis ; lui-même, Alfredo, est un juif d'origine italienne. Après l'avoir écouté, Boris s'effondre en proie au désarroi et à l'incrédulité : « Foutus, allemands, etc. Compris rien du tout : juste compris que quelque chose se cassait », écrira-t-il dans son journal intime en 1953. Il sent qu'une page se tourne. Comme s'il quittait le cocon familial pour se trouver projeté dans le chaos de la guerre. Après la percée allemande dans les Ardennes, la débâcle de l'armée française a jeté des millions de personnes sur les routes. On fuit devant l'envahisseur ; les populations civiles redoutent les exactions des soldats, les viols et les pillages. Dans l'imaginaire collectif, l'armée allemande est assimilée, comme toutes les armées de conquérants, à une horde de barbares. L'aviation entretient la panique chez les réfugiés. Vue du ciel

la situation semble irréaliste : « Où vont-ils ces vagabonds ? » se demande Antoine de Saint-Exupéry dans *Pilote de guerre*, « Ils se mettent en marche vers le sud comme s'il était là-bas des logements et des aliments [...] Mais il n'est dans le Sud que des villes pleines à craquer [...] Ils marchent vers des escalas fantômes. » Les villes vidées de leur population sont abandonnées à un ennemi supérieur en nombre. Le déploiement des troupes allemandes est une véritable force de dissuasion. Il y a peu de combats en dehors de quelques faits d'armes héroïques. La guerre moderne se gagne par la propagande et l'intimidation. Depuis la fin mai, Boris et ses camarades ont été réquisitionnés pour l'accueil et le ravitaillement des réfugiés. Les familles épuisées s'installent, le soir venu, là où elles trouvent un abri, dans les églises et les lieux publics, en dernier ressort dans les rues ; les enfants dorment dans les bras de leur mère ou à même le sol entre les bagages. À présent, ce sont les Charentais qui fuient devant les troupes de la Wehrmacht. Le récit de ceux qui ont subi les bombardements ennemis n'incite guère à lambiner. Boris a conseillé à ses parents de ne pas s'arrêter

à Angoulême, mais d'aller directement en Gironde dans la commune de Caudéran, où Paul Vian possède une maison de famille. Ce sera le point de ralliement. Il va s'occuper du convoyage des malles expédiées de Paris ; il peut y ajouter ses disques de jazz. Dans la précipitation du départ, on embarque tout ce qu'on peut ; on se débrouillera ensuite pour rassembler hommes et bagages. À partir de juin, toutes les communications sont interrompues. Il n'y a plus ni poste, ni télégramme, ni téléphone ; certaines familles mettront des mois pour se retrouver.

Par chance, sur la route de Bordeaux, Boris a vu juste : la Packard repasse. Tout le monde est sain et sauf ! On fête les retrouvailles et on se serre pour embarquer les garçons et leurs bicyclettes. Dans la voiture, chacun retrace les événements des deux derniers mois : le premier bombardement sur la banlieue, la capitale qui s'est vidée de sa population entre la fin mai et le début juin, l'exode. Sur la route, les parents de Boris ont essuyé une attaque de la Luftwaffe ; on imagine le piqué des stukas et le bruit strident de leur sirène

juste avant l'explosion, puis le silence, avec les blessés au sol et ceux qui ne se relèvent pas. Sans doute ont-ils conscience de vivre des moments dramatiques et exceptionnels. La fuite de la famille Vian n'est qu'un épisode particulier de la grande transhumance des Français. Certes, la situation n'est pas identique pour tous. L'exode a consisté pour les gens fortunés et prévoyants à prendre dès les premiers jours de juin le chemin des vacances. Dans ses notes de souvenirs rédigées en 1953, Boris écrira avec son humour noir et son sens de la dérision : les « graves problèmes de l'heure [...] n'étaient graves au fond que pour ceux qui en sont morts ». Ces questions ne semblent pas non plus être la préoccupation immédiate d'Yvonne Vian, que Boris appelle affectueusement la Mère Pouche : elle est impatiente de reprendre le fil interrompu de la conversation qu'ils entretenaient dans leur correspondance quotidienne. Elle est rassurée de le retrouver en bonne santé et pas trop mal nourri. Yvonne garde en mémoire la première lettre de Boris, le jour de son arrivée à Angoulême : « J'ai bouffé ce soir à l'école, c'est très correct même

pour Bison¹ » (son surnom) ; la même lettre raconte que, dans le train, il a avalé « un poulet entier... un cake entier et trois sandwiches ». L'alimentation semble passionner la mère et le fils. Pendant l'année, face à l'aggravation des restrictions, Boris s'est chargé avec ses camarades de monter une sorte de coopérative pour gérer l'approvisionnement ; activité qui a mobilisé utilement une bonne partie des énergies, pendant les heures laissées vacantes par la défection des professeurs et des élèves appelés sur le front au fil des semaines. La situation n'est pas idéale pour étudier et la majorité en profite pour tirer au flanc. Pas Boris, qui reste l'un des plus assidus ; il déteste perdre son temps et râle quand les cours sont annulés. « On est tenté de le définir comme un intellect, une âme sans corps. Il pense, il respire, il plane [...]. C'est un des stratèges les plus écoutés² ». Voilà le portrait que font de lui ses

1. Lettre du 6 novembre 1939, archives Ninon Vian, citée par Philippe Boggio, *op. cit.*

2. Journal de l'École centrale à Angoulême, cité par Gérard Orthlieb, *Boris Vian, du lycée à Saint-Germain*, AkR, 2005.

camarades de promotion, dans le journal de l'École centrale entre 1939 et 1940. À défaut de pouvoir optimiser son année, Boris occupe ses loisirs en parties d'échecs et de cartes, baignades, virées en ville avec arrêt à la pâtisserie, lecture et veillées avec les copains autour du pick-up dans sa petite chambre. Un mois plus tôt, le 10 mai 1940, en pleine percée allemande, il a organisé avec les élèves de sa promo la fête de fin d'année. Spectacle mémorable, les blagues potaches fusent de toutes parts devant les Angoumoisins médusés. Pour l'occasion, Boris écrit sa première chanson, *Les Pistons*, dans un style égrillard typique des grandes écoles. Les bons copains figurent en bonne place dans les 23 couplets : « Le beau Zizi, cette tourelle / Naquit en l'an mil neuf cent vingt / Il a été fondu à Ruelle / Au calibre de 420 / Ne croyez pas pourtant qu'il pèse / Aux petites filles qu'il baise », voilà pour Roger Spinart ; le couplet sur Pitou, Jean Lhospitaou, est de la même veine : « Petit Pitou a l'air tranquille / Mais au fond c'est un vieux salaud / On le rencontre dans la ville / À la poursuite des chameaux / Comme il a peur de la vérole / Tout se réduit à des paroles. » Il se fend

aussi d'un couplet sur lui-même : « Vous entendez un type qui gueule / Vous retournez pas, c'est Bison / Pourtant on croit avec sa gueule / Qu'c'est le plus sérieux d'la promotion / On n'se trompe pas je vous l'assure / C'est moi l'auteur et j'en suis sûr. » Des vers qui n'ont d'autre prétention que d'amuser la galerie : les octosyllabes de Boris immortalisent la promotion et couronnent en apothéose une soirée ordonnancée dans les moindres détails. Paul Vian reconnaît sans grande surprise chez son fils un goût de la rime et du calembour qui honore dignement la tradition familiale. Boris se met ainsi à écrire l'année de ses vingt ans et choisit le sonnet. Il y affiche, en dehors des grivoiseries, sa parfaite maîtrise du genre en le dépoussiérant. Premiers vers qui annoncent les *Cent Sonnets*, un recueil de poésie écrit entre 1940 et 1944, et la fantaisie et la dérision qu'on retrouvera plus tard dans ses chansons, ses romans et ses pièces de théâtre. Le poète en herbe explore la langue de façon ludique, jouant avec les mots et les sons, ne s'interdisant aucun thème hors des sujets convenus. Dans *Le Ballot*, il se décrit enfant : « Il naquit gras et rond souvent riant aux anges. Il s'amusait tout seul...

préférerait aux coups les caresses», ce premier sonnet s'intitule *Banal* ; dans *Lycée*, il poursuit ainsi son autoportrait : « Il grandit sans changer beaucoup, mais sa paresse / Le rendait très rapide à finir ses devoirs / C'est une solution que l'on peut concevoir... / À la mathématique, il montrait peu d'adresse / Ceci le décida. Pourquoi chercher sans cesse / À cultiver tout droit la branche du savoir / Où l'on paraît briller ? Il dit un "au revoir" / Aux lettres, puis tâta de l'équation traîtresse. »

Son choix d'études paradoxal reflète un trait de caractère. Puisqu'on l'attendait dans une voie littéraire, Boris en décide autrement. « L'art ne s'enseigne pas. [...] Je suis un disciple d'Alfred Jarry, mais il n'y a pas d'école de 'pataphysique reconnue. Alors je ferai Centrale et j'aurai toujours un métier pour vivre », avoua qu'il livrera dans ses souvenirs. Pour l'heure, à défaut de pouvoir appliquer « la science des solutions imaginaires » à des problèmes qui ne se posent pas (comme se définit la 'pataphysique), il choisit de suivre son penchant pour les inventions. Devenir ingénieur lui paraît « un chouette métier » qui de surcroît lui assurera un

gagne-pain. Pour raisonnable que paraisse son attitude, il y entre une part de défi personnel. Ses facilités intellectuelles le poussent à forcer son talent. Lui qui a passé un premier bac latin grec allemand à l'âge de quinze ans au lycée Hoche à Versailles, il entre au lycée Condorcet à Paris en Math' élem et se présente avec succès au bac scientifique. En septembre 1937, à dix-sept ans, il est admis en taupe pour préparer le concours de l'École centrale des arts et manufactures à Condorcet. Son père n'appartient ni à la famille des ingénieurs, ni à celle des capitaines d'industrie mais il l'encourage dans cette voie. Un manque d'antécédents qui lui vaudra d'être snobé toute l'année à Angoulême par le colonel Paul Guillet qui dirige l'École centrale ; dans *Colles*, en quelques vers, l'institution est épinglee : « À l'École, un gros homme à la mine flétrie / Membre de l'Institut – c'était le directeur – / L'ignora comme ceux dont – crime indicateur – / Le père n'était pas "quelqu'un dans l'industrie" / Il n'en apprit pas moins la stéréométrie / La construction des ponts ou des générateurs / Et l'art du militaire et du dessinateur / Pour gagner sa pitance et servir sa patrie. » Pourtant, les motivations de

l'étudiant sont bien réelles, la mécanique et l'ingénierie l'attirent. Enfant, il était capable de s'absorber des heures dans le catalogue de la Manufacture française d'armes et de cycles de Saint-Étienne, les planches en couleur le fascinaient : cela décide-t-il d'une vocation ? Ingénieur donc plutôt que poète, et ingénieur plutôt que musicien, car il se passionne aussi pour le jazz. La musique et la poésie sont des mondes parallèles qu'il explore sans pour autant envisager alors d'en faire profession. Il lui faut un bon, un vrai diplôme. Le jeune homme reste marqué par un événement qui a bouleversé sa famille. Dix ans plus tôt, en 1929, à la suite de placements hasardeux, Paul Vian a fait faillite. « Mon père avait eu du pognon. Rentes. Pigez ? Il s'est mis à travailler à 36 ans ça lui plaisait pas, sûrement, et il a fait un moche boulot, mais il s'y est mis. [...] Je l'aimais bien », consignera Boris dans son journal intime. En 1932, il voit son père se transformer par nécessité en représentant pour les onguents et potions de l'abbé Chauvitre, un laboratoire spécialisé dans le traitement des maladies féminines. « Boris évite de parler du boulot de son père », qu'il juge humiliant. Paul,

qui n'a pas d'expérience professionnelle, ni de formation, doit se contenter d'un travail alimentaire. La dégringolade est sévère. Henri Séraphin Louis Vian, le grand-père, avait fait fortune comme ferronnier d'art. « Le bronze familial changé en or¹ », puis en actions et en obligations, fond subitement avec l'effondrement du cours des hévéas en Cochinchine. Par la suite, Boris ironisera sur le caractère prédestiné de ce tour de passe-passe, une alchimie inscrite dans le passeport héréditaire de Paul Vian. Celui-ci n'est pas un homme d'argent. Né en 1897, élevé dans l'opulence par ses parents (sa mère est l'héritière des papeteries Navarre), Paul reste fier des origines plus modestes de ses ancêtres paternels, des artisans de souche piémontaise. Sa nonchalance distinguée lui donne un côté aristocratique. Boris est la copie conforme de son père. Il l'appelle « le patron » ; leur complicité est totale. Outre la taille et l'allure, Boris tient de lui nombre de ses talents et partage ses passions. Paul reconnaît chez son fils cadet des qualités littéraires, mais aussi

1. Référence à un propos de Boris Vian cité par Philippe Boggio, *op. cit.*

un esprit scientifique, peut-être celui d'un inventeur. Il voit juste : sa vie durant, Boris va se projeter dans le futur. À vingt ans, il bouillonne déjà d'idées qui le conduisent naturellement vers la recherche de solutions innovantes et ludiques. Une inclination encouragée par Paul Vian qui a mis à la disposition de ses trois fils un atelier de bricolage. Boris y construit ses modèles réduits, s'initie à la radio et fabrique son premier récepteur, un poste à galène. Concevoir son futur métier d'ingénieur comme un jeu est bien dans son tempérament. Il faut en passer par quelques heures de colle et par un concours rébarbatif qu'il qualifie dans *Bizuth* de « ruée contenue de mille bons crétins vers deux cents places ». La Mère Pouche, elle aussi, semble soulagée qu'il prenne cette orientation : « Puisque ça te fait plaisir, lui promet Boris, j'aurai ma peau d'âne¹. »

1. Propos cités par Noël Arnaud, *op. cit.*